

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: *Pagination multiple.*

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

3^{ème} année, No 130—Samedi, 30 octobre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



M. L'AMIRAL AUBE, MINISTRE DE LA MARINE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 30 octobre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Novembre, par A. Lusignan. — Du Niger au Soudan Central, par Adolphe Burdo. — Nos gravures. — Théâtres et amusements. — Primes mensuelles. — Pensées sur l'avenir, par Didier. — La mode pratique. — Choses et autres. — Rébus. — Feuilletons : Les deux sœurs. — Jean-Jeudi.

GRAVURES : M. l'amiral Aube, ministre de la marine française. — Un lendemain de paye. — Voyage dans l'Afrique équatoriale. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$ 50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ÊTRE riche !
Pouvoir satisfaire toutes mes fantaisies ; avoir chevaux, voitures, laquais, une serre, des salons ; louer une loge à l'année ; donner de grands dîners, des bals, des fêtes éblouissantes ; posséder les meilleurs vins de France, des diamants, des bijoux ; n'avoir qu'à faire un signe pour être obéi, dit celui qui ne cherche qu'à jouir, sans songer que cette vie abrégera ses jours de moitié et que chaque plaisir avancera le moment de sa mort !

Pouvoir rêver, écouter ce que disent les fleurs et les vents, écrire un long poème, avoir de bons livres, dit le poète !

Pouvoir manger tous les jours, s'écrie le pauvre diable affamé !

Avoir de l'or pour soulager toutes les misères, pour faire des heureux, pour aider les déshérités à supporter plus facilement la bataille de la vie, dit le prêtre !

Oh ! pouvoir me venger, rugit celui qui hait !
Pouvoir épouser ma bien-aimée, soupire l'amoureux !

Me reposer, dit le misérable épuisé de travail et de fatigue !

Chacun fait son rêve, et tous poursuivent la Fortune, cette infatigable marcheuse qui s'échappe de nos bras, chaque fois qu'on croit la saisir et poursuit sa route sans se soucier de nos appels, de nos cris et de nos larmes !

. Il arrive cependant que de loin en loin un homme devient riche tout à coup, soit par une découverte, — c'est le cas le plus rare, — soit par suite d'une opération commerciale heureuse.

Un de mes amis m'affirmait même un jour que devenir millionnaire était la chose la plus simple du monde : " Achetez un million de pigeons à un franc, disait-il, et revendez-les deux francs, vous aurez un million de francs de bénéfice. "

Le raisonnement est aussi faux qu'il est mathématique.

Pour acheter un million de pigeons, il faut d'abord que j'ai un million de francs, ce qui détruit la donnée du problème, puisque c'est justement ce million que je cherche. De plus, si je réussis à me procurer les dits volatiles, il est peu probable que je réussirai même à les revendre au prix coûtant, vu l'abondance de ces animaux à plumes.

Inutile de dire que l'idée des pigeons n'a pas eu un succès d'enthousiasme.

Si difficile que soit cependant la réalisation rapide de ce rêve d'or, on vient de prouver qu'un homme a réussi à gagner quatre millions de piastres en quelques jours, avec peu, très peu d'argent.

. Voici l'histoire, elle vaut la peine d'être contée ; demain tous les journaux la répèteront.

Il y a deux mois environ, arrivait à Ishperning, dans l'état du Michigan, un homme entre deux âges, John T. Jones, très mal vêtu et très mauvais mineur, un vagabond, un *tramp*, comme disent nos voisins.

Jones, après avoir travaillé tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, pendant quelques semaines dans différentes mines, offrit un beau matin à la Compagnie des mines Winthrop Hematic, d'acheter tout le roc de rebut tiré de la mine. Le prix fixé était de vingt-cinq cents par tonne, et le vagabond disait qu'il espérait faire quelque profit. Les directeurs acceptèrent l'offre, tout en se demandant ce que Jones pourrait bien faire des cinq cent mille tonnes et comment il pourrait payer.

Le lendemain, des charretiers arrivèrent et on commença à enlever la marchandise vendue, Jones payait comme la banque, au fur et à mesure que les voitures partaient.

Quelques jours plus tard, on apprit que le pseudo vagabond avait réalisé un bénéfice de quatre millions sur la vente de ce que l'on considérait comme du rocher sans valeur et qui contenait assez de minerai, pour l'extraire avec profit. Il avait revendu le tout à une autre compagnie minière.

. Être riche c'est être puissant et nul ne mettra en doute la réciprocité des deux termes de cette proposition. Aussi les uns courent-ils après les hautes positions pour obtenir la richesse, tandis que les autres prennent le chemin à rebours pour arriver au même but, qui est toujours de s'élever au-dessus de ceux qui les entourent.

C'est la vieille histoire qui se répète tous les jours, dans tous les pays.

Les grands ont cependant leurs inconvénients, et je n'en veux citer pour preuve que le cas du baron Reutern, conseiller d'Etat et aide de camp du Czar, souverain de toutes les Russies.

Il y a huit jours, l'empereur revenait de la ville, après avoir fait une promenade en compagnie de son aide de camp. Au moment où le Czar rentrait dans ses appartements, le baron Reutern, fatigué de son uniforme, déboutonna sa tunique, quand l'empereur, se retournant tout à coup, l'aide de camp se releva vivement et voulut réparer le désordre de sa tenue, mais ce geste fut si mal interprété que son maître, croyant qu'il cherchait une arme pour l'assassiner, prit son revolver et étendit le baron raide mort à ses pieds.

Voilà où conduit la crainte des nihilistes.

Un officier de haute valeur, un gentilhomme de vieille noblesse, un serviteur dévoué est tué comme un chien par son souverain, dont le cerveau est hanté par des terreurs continuelles, qui ne croit plus à la fidélité de qui que ce soit et ne voit que des assassins possibles dans tous ceux qui l'entourent.

Ce fait nous donne une idée de l'état social du pays.

Si lord Lansdowne ou l'honorable M. Masson, s'avisait cependant de brûler la cervelle à un de ses conseillers parce que celui-ci aurait porté la main à la poche de son habit, je ne crois pas qu'on accueillerait la nouvelle avec indifférence, mais en Russie, on dit que c'est une erreur regrettable, sans doute, mais que l'empereur est trop au-dessus de ses sujets pour qu'on puisse lui faire même observer qu'il devrait apporter à l'avenir un peu plus d'attention à ses actes.

Un nihiliste se chargera cependant peut-être de justifier ses craintes.

. Il faut reconnaître aussi que les affaires vont bien mal dans tout l'empire Russe, et qu'on est toujours dans l'attente d'un soulèvement général ou d'attentats criminels de la part des socialistes.

Ainsi qu'il arrive toujours en ce pays après une accalmie d'une certaine durée, les idées révolutionnaires reprennent plus de force. Depuis quelque temps, la propagande nihiliste est plus étendue

que jamais, les prisons regorgent, et la proportion d'officiers et d'étudiants qui s'y trouvent a lieu de donner de sérieuses craintes aux autorités.

Cette année, la récolte a été des plus abondantes, mais les droits établis en Allemagne sur les grains de provenance russe sont si élevés, que l'exportation est presque impossible et le manque de débouchés a considérablement diminué la valeur des terres.

Bref, on souffre partout, le commerce est mort, et les institutions financières sont des plus rares.

Ces jours derniers, on a appris que de nombreuses évasions viennent d'avoir lieu en Sibirie, et on a acquis la preuve certaine qu'elles n'ont pu être effectuées sans l'aide des employés du gouvernement.

On en est arrivé même à être persuadé que la plupart des officiers, des employés de l'Etat, des agents secrets, appartiennent aux loges nihilistes.

Il est bien naturel, en pareil cas, de supposer que l'Empereur et tout la cour perdent la tête.

Pour changer le courant des idées, un seul parti reste à prendre, c'est de provoquer une guerre. Certes, le moyen n'a rien de bien humain, mais c'est celui qui est employé d'ordinaire par les souverains trop ennuyés par leurs sujets.

Ils y perdent parfois leur couronne, comme Napoléon III, en 1870.

S'il n'y avait que cela de perdu encore, ce ne serait pas trop regrettable, mais ce qu'il y a de plus malheureux, c'est de voir tant de braves gens se casser la tête pour des choses qui ne les regardent pas du tout.

Un américain distingué, le sénateur Butler, qui revient d'Europe, dit qu'une guerre est inévitable entre deux grandes nations, au moins, et qu'elle éclatera au printemps.

Il n'est pas question de l'Angleterre qui, de son propre aveu, n'a ni l'armée, ni le matériel nécessaire pour lutter avec une grande puissance militaire, mais il y a bien des points noirs en Orient.

. Le grand événement de la semaine sera l'inauguration de la statue de la Liberté, l'œuvre d'art de ce genre la plus colossale du monde, qui a lieu vendredi de cette semaine.

Le chef-d'œuvre de Bartholdi, le grand statuaire français, est terminé et le gouvernement américain en a accepté le don fait par la France.

A cette occasion, plusieurs personnages distingués ont été choisis par le gouvernement français pour assister aux fêtes qui composent le programme du jour.

Nous remarquons surtout le nom de M. F. de Lesseps, le grand français.

Un artiste de grand talent, M. Paul Rajon, représentant de l'Illustration, doit accompagner la délégation et il est très possible qu'il vienne passer trois ou quatre mois à Montréal, afin d'exécuter une gravure d'après le fameux tableau de Jules Breton, *les Communiantes*, qui est la propriété d'un montréalais, M. Donald Smith.

Ce chef-d'œuvre a été acheté par M. Smith, pour la somme de quarante-cinq mille piastres et n'a jamais été reproduit par la gravure.

M. Rajon est l'auteur d'une foule de dessins, eaux fortes et gravures, que nous serions heureux d'admirer, s'il consentait à les exposer pendant quelques jours à l'Art Gallery, le seul musée que nous possédions.

. Un officier distingué, connu d'un grand nombre de Montréalais, le lieutenant colonel du génie Bureaux de Pu y, fait également partie de la délégation.

En 1880 il accompagnait le général Boulanger aux fêtes de Yorktown et il a profité de ce voyage pour visiter le Canada.

Il est probable qu'il viendra nous voir une seconde fois.

Voici les noms des membres de la délégation française : M. Ferdinand de Lesseps, sénateur ; Melle de Lesseps, Tototte, comme la nomme souvent son père, et qui en est déjà à son troisième voyage en Amérique, quoi qu'elle soit à peine âgée de onze ans ; l'amiral Jaurès ; le général Pellissier ; M. Spuller, député, ancien ministre, grand ami de Gambetta ; M. Desmons, député ; M. Bartholdi, le grand artiste, Mme Bartholdi ; le capitaine de vaisseau Villigent, aide de camp du ministre de la

NOVEMBRE

marine ; le colonel Laussedat et madame Laussedat ; M. Léon Robert, chef de cabinet au ministère de l'instruction publique ; M. Deschamps, vice-président du conseil municipal de Paris ; MM. Hilard et Girard, membres de la chambre de commune de Paris ; et MM. Meunier et Chas. Bigot, représentants de la presse parisienne.

Je sais que nombre de canadiens qui représentent notre pays aux fêtes de la *Liberté*, feront tous leurs efforts pour persuader à nos amis de France de venir en Canada et je ne crois pas trop m'avancer en disant qu'on leur ferait une réception enthousiaste.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ trouveront dans le numéro du 4 juillet 1885, une magnifique gravure de la statue de la *Liberté*, avec tous ses détails, ainsi que le portrait de M. Auguste Bartholdi.

* * Aux demoiselles qui ne songent qu'à jouer du piano, qui ne s'occupent que de toilettes et ouvrent rarement un livre sérieux—il y en a peut-être au Canada—je conseillerai de lire ce qui suit à propos du mariage de Mlle de Cossé Brissac avec le prince de Ligne :

La jeune fille qui va devenir princesse de Ligne, malgré la dot de deux millions qu'elle apporte et des espérances considérables, a eu une adolescence très studieuse. Notre époque produit, sous l'œil maternel et avec l'aide de savants professeurs, des jeunes filles *très instruites, simples et graves*, quoique gaies et mondaines, dans la mesure voulue.

Ces jeunes filles sont les *modèles de l'avenir* et le prince de Ligne a choisi une de celles-là en mettant au doigt de Diane de Cossé Brissac, l'anneau qu'elle porte depuis le jour des accordsailles.

Je ne ferai qu'une observation à ces lignes : ces jeunes filles ne sont pas seulement les modèles de l'avenir, car elles ont toujours été instruites, simples et graves, dans les bonnes et grandes familles, et celles de nos jours ne font que suivre les vieilles et saines traditions.

Aux mamans qui habillent leurs fillettes de quinze ans comme des femmes ou comme des poupées—il est possible qu'il s'en trouve chez nous—je leur dirai que cela ne se fait pas dans le grand monde, ainsi que le prouve cette citation :

La fiancée, née en 1870, n'a encore porté que des robes courtes ou *rondes* dans les occasions solennelles ; et, comme vêtements, que des vestons courts ou des jaquettes ; pour coiffure, que des toques, des marins, ou des melons : aussi les essayages sont, paraît-il, d'une gaieté inénarrable, et Mlle de Tredern est-elle obligée souvent de se regarder à deux fois dans les glaces des courtisanes et modistes, avant de se reconnaître en jupe à traîne, en capot et en manteau de zibeline.

* * Peut-être me trouvez-vous d'humeur maussade aujourd'hui, mais puisque je viens de vous offrir un exemple de simplicité princière, dont beaucoup de simples bourgeoises devraient toujours se souvenir, je vais continuer en vous parlant des femmes qui ne songent qu'à leur toilette et laissent leur ménage s'arranger comme il peut.

Je n'oublie pas qu'on en chercherait en vain chez nous qui leur ressemblent—nous sommes trop parfaits pour cela—mais je me figure, bien à tort peut-être, qu'il n'est pas mauvais de savoir qu'il en existe ailleurs, ne fut-ce que pour éviter toujours de leur devenir semblables.

" Il y a des femmes perpétuellement occupées à se crêper, à s'oindre les joues, à se peindre les yeux, à se teindre les cheveux, et à se procurer ainsi, par un art coupable, une seconde mollesse—Elles apprêtent véritablement leur chair comme un cuisinier apprête une sauce. Elles passent le jour tout entier à cette occupation et ne sortent pas avant le soir. Mais le soir cette beauté fautive sort enfin de son antre et se montre. Car rien n'est plus favorable qu'un demi-jour à ces apprêts, à ces inscrustations de leur peau.

" Elles délaissent d'ailleurs tout le soin de leur maison, toute l'administration de leur famille. Peintes comme un tableau, elles ne sont bonnes qu'à être vues."

Certes, ce sont là des paroles bien dures, bonnes tout au plus dans la bouche d'un misanthrope.

Pas du tout, et elles ne datent pas d'hier, car elles ont été prononcées par Clément d'Alexandrie, en l'an II, de l'ère chrétienne.

Donc, si quelqu'une croit devoir se fâcher, qu'elle en veuille à celui que je viens de nommer, quant à moi, je m'en lave les mains.

LÉON LEDIEU.

NOVEMBRE s'ouvre par un glas. Aucun mois n'est plus désolé. Sa consécration au culte des morts et l'inénarrable tristesse de la nature en font l'époque la plus lugubre de l'année. C'est l'heure où l'homme songe forcément à ses fins dernières, et, faisant un retour sur lui-même, devient meilleur. Les premières gelées de septembre ont mordu les feuilles vertes, octobre a rougi les plaines et jauni les érables, c'est vrai, mais le soleil a des rayons encore ardents, la brise qui passe dans les bras décharnés des grands arbres est encore tiède ; l'été des sauvages, comme un regain de jeunesse, réchauffe le cœur et les membres ; ce sont les adieux de la belle saison. Mais, novembre venu, tout ce qui faisait le charme de l'été, la forêt vivante, le parterre odorant, la chanson des nids, la moisson dorée, l'eau limpide, tout, jusqu'au léger nuage blanc, tout a changé ou disparu. Le ciel est blafard, l'onde est trouble, le bois se déserte, les nuées sont grisâtres ; le pied des bestiaux foule le chaume, les nids sont vides, la plaine nue, la vie absente. Ce n'est plus l'automne salubre qui rit dans les arbres chargés de fruits, et ce n'est pas encore l'hiver aux blancs frimas.

L'homme, soucieux et prudent, se précautionne contre les mois rudes. Les doubles croisées apparaissent aux fenêtres, on clôt toutes les ouvertures : l'ouate molle bouche les interstices ; le père de famille jette un œil inquiet sur son bucher. Le jour est court et la lampe s'allume de bonne heure. La veillée sera longue. Adieu les promenades dans l'air balsamique ! La pluie fouette les vitres, ou la grêle crépite sur le toit, ou la neige tombe en flocons drus. Les chaudes fourrures, qui sentent le camphre, sortent des armoires et des coffres. La boue forte des campagnes, la boue sale des villes s'attachent à vos semelles. Vienne donc l'hiver ! lutté et au plus tôt !

Mais vous avez des vôtres qui dorment au cimetière, et tous les soirs la cloche de la paroisse tintera pour les rappeler à votre mémoire, et du fond du cœur une ardente prière s'échappera pour les chers absents. *De profundis !*

Aujourd'hui, c'est le premier novembre, et l'on célèbre la fête de tous les saints, saints nobles et saints mendiants, saints canonisés ou saints obscurs, ceux qui ont leurs parchemins dans le calendrier, comme l'immense armée inconnue qui remplit l'empyrée. C'est dans ces innombrables multitudes, parmi ces milliards de bienheureux, que se trouvent nos enfants envolés avant l'heure, nos sœurs parties avec leur pureté, nos mères sanctifiées par l'amour de la famille et le dévouement de tous les jours, nos pères qui ont lutté pour nous et nous ont fait ce que nous sommes. C'est ce matin leur fête, mais dès maintenant on donne un souvenir aux saints futurs, aux morts non épurés qui attendent dans l'expiation le moment d'entrer dans les phalanges célestes.

Ce soir, les âmes se répandront sur la terre, Elles viendront supplier leurs proches de songer à elles : *Saltem vos amici mei*. Ce soir, les enfants vont se réfugier dans le giron de leur mère, frappés de frayeur ; s'ils allaient voir des revenants ! Pas un ne gagnera seul son petit lit où l'attendent l'oreiller moelleux et les chaudes couvertures. Les grands, les hommes faits eux-mêmes, n'entreront dans une pièce obscure où ils pénètrent tous les soirs, que la bougie à la main ou un compagnon à leurs côtés. C'est ce soir que personne ne troublera le silence des greniers et des caves. Le garçon de ferme, qui fait son train à la lueur du fanal, en proie aux souleurs, croit voir un fantôme dans toutes les ombres qui se jouent aux pans de l'étable, ou entendre le soupir d'une âme en peine quand ses bêtes respirent. Le fossoyeur, pourtant d'habitude trop familier avec les morts, ne pénétrerait pas d'un pied ferme dans leur enclos, de même que le bedeau ne sonnera ses cloches, n'exécutera les funèbres volées de la vigile des morts, que la crainte dans l'âme et le frisson dans les chairs. Ce soir, tout le monde, jeunes et vieux, redoutera les ténèbres.

Et pourtant, qu'y a-t-il à craindre de ces âmes amies ? Pourquoi trembler à l'idée de voir apparaître

sous vos yeux le fantôme de votre mère ? Est-ce qu'elle pourrait vous vouloir du mal ? Je conçois que l'assassin soit toujours hanté par l'ombre de sa victime, et qu'il expie son crime dès ici-bas, dans des frayeurs nocturnes et des visions terrifiantes. Mais nous autres, qui avons aimé les conscrits de la mort, qui nous en sommes séparés dans la paix et l'amour, pourquoi nous laisser dominer par des terreurs puériles. Qu'est-ce qui peut nous faire redouter de ces chères formes, la communion des âmes ? Je le sais, c'est la sottise et coupable habitude que l'on a de frapper l'impressionnable imagination des jeunes enfants par des récits affreux, fantastiques. On fait l'enfant peureux, comment l'homme ne serait-il pas pusillanime ?

J'avais seize ans quand je perdis par la mort mon premier ami. Combien de fois ne l'ai-je pas évoqué ! Combien j'aurais voulu m'entretenir avec lui des choses d'outre-tombe ? Je le suppliais de m'apparaître. Cette croyance et cet espoir étaient alors dans mon âge. Aujourd'hui comme alors, je n'ai nulle peur des morts ; aujourd'hui, et depuis longtemps, je ne redoute que les coquins vivants.

Novembre et le culte des trépassés, voilà deux choses qui dans nos mœurs sont parfaitement identifiées. On ne songe pas au mois froid et humide sans que la pensée se reporte involontairement vers les inertes habitants des tombeaux. Mais entre cette mémoire—un peu platonique—et le culte réel des devanciers, la distance est large à franchir, et c'est bien le temps de se demander si nous témoignons extérieurement à ces derniers le respect et l'affection obligés, attendus. " Le culte des morts, a dit Ozanam dans son *Pèlerinage au pays du Cid*, est le signe des races qui vivent longtemps, qui ne laissent perdre ni l'esprit de famille ni l'héritage des traditions. " J'ai bien peur que les Canadiens-français ne comprennent pas bien cela.

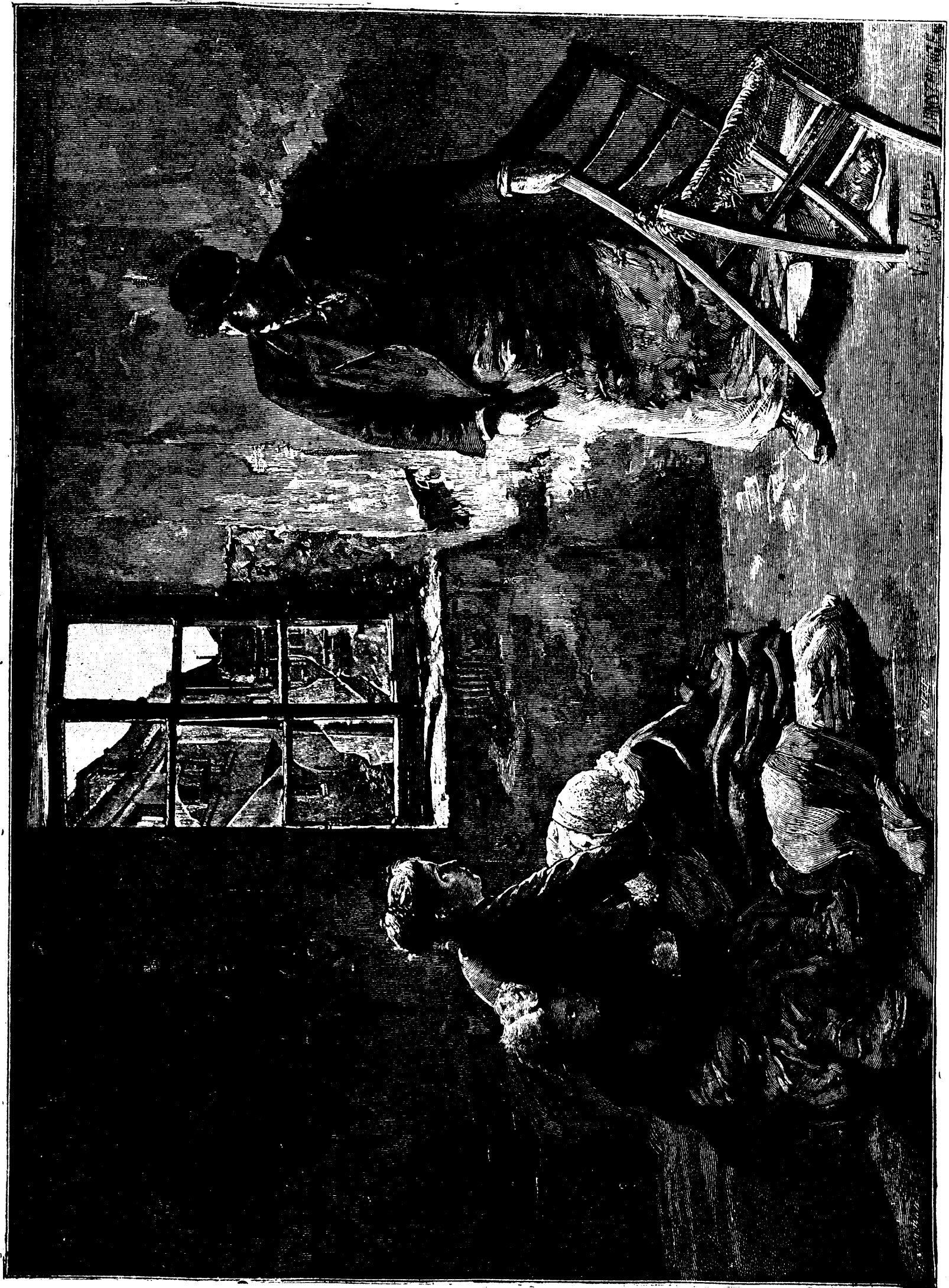
En effet, dans nos paroisses du Bas-Canada—je parle généralement et j'admets les exceptions—est-il un lieu moins bien entretenu que le cimetière ? Qu'on ne se fâche pas, qu'on regarde froidement et qu'on nie mon assertion ! Les clôtures en planches brutes ou en piquets primitifs, les fossés mal égouttés, les croix tombales chancelantes, souvent couchées par terre, les mauvaises herbes qui envahissent les terrains non enclos, peu ou point de monuments, en règle générale pas de fleurs, pas de sentiers battus, rien qui sente la main chérissante et la visite fréquente, un air d'abandon et de vétusté répandu sur le tout, voyons, n'est-ce pas là le cimetière de la campagne canadienne ? Je ne parle pas du cimetière des villes, où l'orgueil peut s'étaler plus à l'aise.

Comparez donc nos cimetières canadiens, qui semblent autant de décharges où l'on entasse des restes embarrassants, avec ceux des Etats-Unis et même des provinces anglaises. Ici le moindre village tient à honneur de donner à ses morts une sépulture décente. Le cimetière est une véritable nécropole, ayant ses rues, ses avenues, ses squares, ses monuments et une police complète. La propreté la plus exquise y règne. Pas une feuille morte que l'on ne ramasse, pas un caillou qui heurte le pied dans les allées ombreuses. Des sièges disposés autour des mausolées attestent qu'on vient faire la conversation muette de l'amour ou de l'amitié avec les défunts. Le chien de terre cuite sommeille aux pieds des maîtres, l'ange de marbre couvre de ses ailes la tombe aimée. Des vases où boivent des colombes sont distribuées autour du memento. Les saules pleureurs penchent leurs branches traînantes audessus des tertres, le cyprès et le mélèze encadrent l'enclos funèbre. Il y a des couronnes d'immortelles partout. On sent à chaque pas que le vivant n'oublie pas le mort et professe " la religion des tombeaux, culte éminemment moral et poétique, religion qui a sa racine dans le cœur de l'homme," selon l'expression de Ballanche.

J'invite donc la comparaison, sachant bien que si elle est faite telle qu'elle doit l'être, nous rougirons de notre indifférence extérieure pour des êtres que nous aimons encore et toujours, et que la tenue de nos cimetières s'améliorera.

Si ces quelques pages ont l'effet d'éveiller l'attention publique sur ce point, j'aurai fait œuvre pie.

A. LUSIGNAN.



UN LENDEMAIN DE PAYE.—TABLEAU DE M. VICTOR MAREC QUI A OBTENU LE PREMIER PRIX AU SALON DE 1880

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

I

Les portes de l'Afrique.—Le delta du Niger.—Les nègres de Bonny.—Les pontons.—La fièvre jaune.—A Brass.—Le roi Okia me refuse un guide.—En canot dans les criques.

U sont les immenses royaumes africains où les moindres ustensiles sont tous en or, où coulent des fleuves larges comme la mer, où l'on trouve des forêts d'arbres bleus, des collines d'aromates, des monstres à figure humaine végérant sur les rochers et dont les prunelles, pour vous regarder, s'épanouissent comme des fleurs, puis, derrière des lacs tout couverts de dragons, des montagnes de cristal qui supportent le soleil ?

Oui, pour beaucoup d'entre ceux qui parfois rêvent à l'Afrique, ce mystérieux continent semble revêtu de tous ces charmes féériques, ou pour le moins, de toutes les splendeurs des pays orientaux. Sous un ciel toujours bleu, on voit en idée se profiler de gigantesques palmiers, à la tête hardie, aux feuilles larges comme des ailes de moulins ; parmi les bananiers qui ploient sous le faix de leurs fruits d'or, on croit entendre chanter d'amoureuses Sélika, resplendissantes dans leur beauté de marbre noir, tandis que, dans les buissons de dattiers nains, mille oiseaux diaprés s'ébattent follement en gazouillant les merveilles de cette flore splendide. Ou bien, ce sont des mines de diamants, des rivières roulant la pépite d'or, des steppes où vagabondent des troupeaux d'éléphants aux énormes défenses, qui viennent alterner avec la poésie de la nature.

Hélas ! ce n'est là que l'Afrique des rêves ! l'Afrique du théâtre et du roman ! Et bien à plaindre serait le voyageur qui, dans ces lointains pays, emporterait pareille bagage d'illusions ! Tout lui serait mécompte, désenchantement amer, et tel serait le triste effet de ses rêves déçus, que probablement il passerait à côté des beautés réelles sans pouvoir les discerner au travers du voile épais de ses regrets.

Non, l'Afrique n'est pas une patrie chère au trappeur, où, le fusil à l'épaule, on peut marcher et chevaucher sans

souci du lendemain, avec la chasse pour nourrice et les grands arbres pour ciels de lit. C'est la terre aux sacrifices, et chaque étape européenne y est marquée d'un tombeau.

Plus puissants que bastions, murailles et forteresses, les marais paludéens forment à cette terre vierge une ceinture préservatrice contre les tentatives des hommes blancs.

C'est surtout lorsqu'il veut attaquer l'Afrique de l'ouest à l'est, lorsqu'au début de son voyage il se trouve devoir affronter les embouchures des grands fleuves qui se jettent dans l'océan Atlantique, que de dures fatigues, des privations sans nombre, et pardessus tout la terrible fièvre jaune attendant l'explorateur au seuil de ce redoutable continent, au sein de ces vastes estuaires, où les animaux eux-mêmes ne peuvent pas vivre.

La raison en est simple : la côte occidentale d'Afrique étant en contre-bas, les alluvions que le

courant des fleuves y amène s'y sont amoncelées et, par le travail des siècles, ont fini par former autour des deltas une région de marais paludéens qui se prolonge sur une vaste étendue ; et ce n'est qu'après avoir pénétré très avant dans l'intérieur des terres, qu'on commence à trouver un pays plus élevé, montagneux et par là même moins insalubre.

Aussi, la plupart des voyageurs partent-ils par la côte orientale, et ils ont raison.

—Pourtant, à l'ouest de l'Afrique, il est un fleuve qui, à tous points de vue, mérite d'exciter le plus haut intérêt : c'est le Niger. Parti des monts Kong, il parcourt une région inconnue jusqu'à Tombouctou, d'où il redescend pour se jeter dans l'océan Atlantique, au golfe de Guinée, après avoir parcouru des contrées inexplorées, riche et fertile, que sillonnent de continuelles caravanes de Maures marchands.

Sous le 8^e degré de latitude nord, le Niger reçoit les eaux du Bénue, qui accourt des régions inconnues du Plateau central, la dernière tache blanche qui reste encore sur nos cartes d'Afrique.

l'eau, comme ils constatent qu'il meurt de la fièvre jaune aussitôt qu'il tente d'habiter la rive, comme en outre ils n'ont pas d'idées que par delà les mers il puisse exister un autre continent différent du leur, l'homme blanc, disent-ils, a été maudit de Dieu, et par lui condamné à errer éternellement sur la plaine liquide, sous peine de mort, lorsqu'il tente de s'implanter sur le sol ; en un mot, aucune terre ferme n'est sa patrie.

Longtemps Bonny fut le lieu de prédilection des nègriers qui y prenaient leurs chargements de bois d'ébène, car tel est, on le sait, le terme dont les marchands d'hommes qualifiaient les esclaves. Jadis aussi, les habitants de ces régions étaient anthropophages, et il ne faut pas s'aventurer loin de la côte pour retrouver des tribus chez qui les repas de chair humaine sont encore en honneur.

Le roi actuel de Bonny, un beau grand nègre élevé en Angleterre, s'habille à l'euro péenne, fait le commerce d'huile de palme, et y consacre un petit steamer dont les Anglais lui ont fait présent. Les indigènes ne ressemblent guère à leur souve-

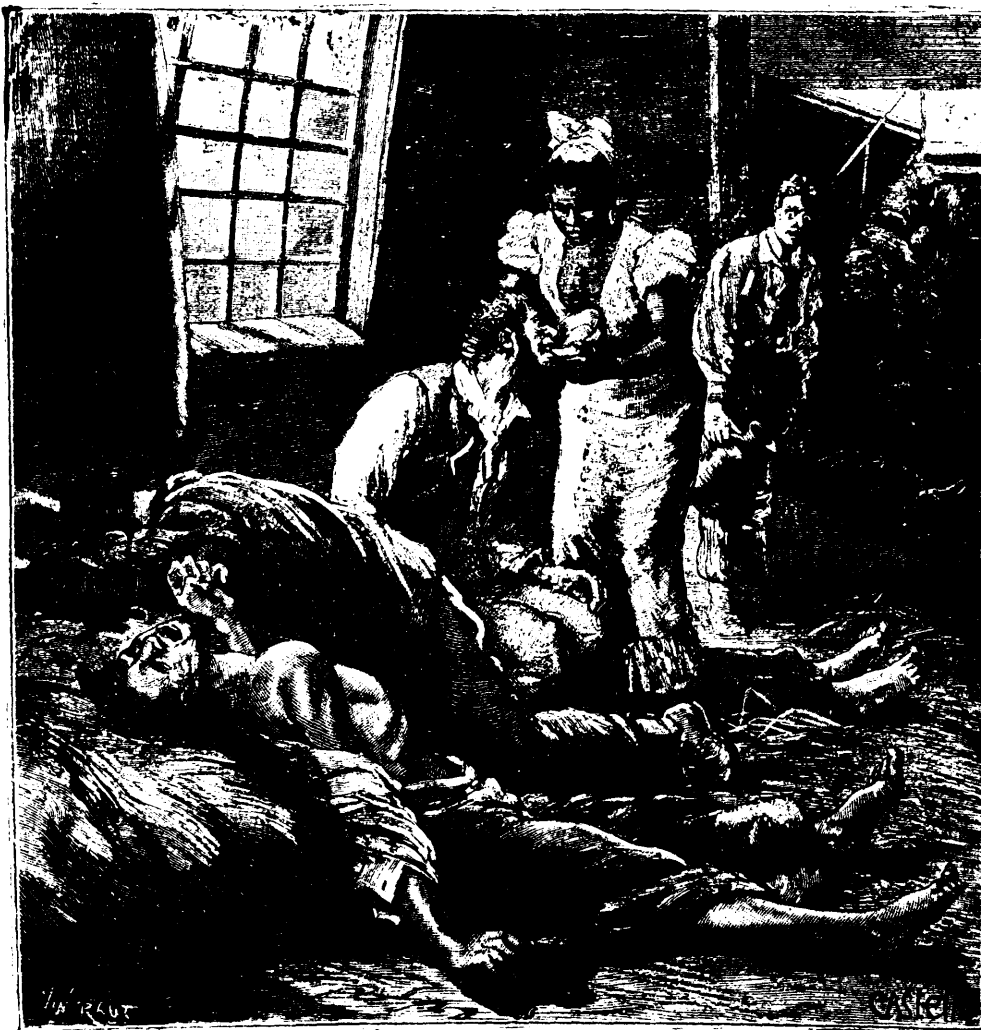
rain : ils sont restés sauvages et païens, et leurs chefs eux-mêmes n'ont qu'une faible teinture de civilisation. Les habitants vont tout nus ; les femmes mêmes ne portent un pagne a u t o u r des reins qu'après leur mariage.

La ville nègre est insalubre, entourée qu'elle est de mariguts pestilentiels ; boueuses et sales, les rues sont semées de canons de tout calibre, sans affûts, dont ces grands enfants d'indigènes sont très fiers, quoiqu'il leur soit impossible d'en faire usage, car ce sont des pièces hors de service que les Anglais leur ont vendues pour satisfaire leur belliqueux enfantillage. Au centre de la ville s'élève un temple, sorte de cage en treillis, où sont amoncelés des crânes, des squelettes humains, des idoles en bois, des têtes d'éléphants, des serpents desséchés, autant de fétiches que la population vénère avec ferveur.

Nonobstant les précautions dont ils s'entourent, et bien qu'ils s'installent sur des pontons au lieu d'habiter des rives insalubres, les trafiquants européens de Bonny subissent néanmoins les influences mortelles du climat. Lorsque le vent, soufflant de l'intérieur, apporte à l'embouchure de la rivière les émanations dont il est chargé, un malaise indéfinissable s'empare de l'Européen le plus résolu ; et si chaque jour, au retrait de la marée, la brise de mer ne venait balayer les miasmes qu'il respire et rafraîchir ses poumons, pas un ne pourrait résister à ce climat meurtrier.

En 1873, la brise de mer cessa de souffler quinze jours durant. On ne respirait que l'air empuanti des marais, dont les vapeurs fétides emplissaient l'atmosphère. Il ne se passait pas de jour sans que des blancs tombassent malades ; un matin, la fièvre jaune s'abattit sur eux : ils étaient là quarante-six, tous également robustes, aguerris contre la malaria et contre les privations... quatre seulement échappèrent au fléau.

C'est un terrible ennemi que cette fièvre jaune ! Les indigènes, dans leur langage imaginé, l'appellent la Moisson des Blancs, et, hélas ! ils ne disent que trop vrai. Au début, elle s'annonce par des maux de reins, par un assoupissement de toutes les facultés, entrecoupé de vomissements verdâtres, auxquels succède une prostration complète ; puis ces vomissements deviennent noirs : c'est le signal de la mort ; en quelques heures le patient



Quatre seulement échappèrent au fléau.—(Page 205, col. 3).

C'est donc une voie splendide qui s'offre à la civilisation et au commerce européens pour pénétrer jusqu'au cœur du pays des nègres ; et c'est à l'étude de ces deux fleuves que je consacrai en 1878 mon premier voyage d'exploration dans l'Afrique centrale.

Le 28 juin, j'atteignais le delta du Niger, à l'endroit où la rivière Bonny se jette dans l'Océan. On sait que ce majestueux fleuve,—tant est grande la violence de son courant,—se divise en une foule de bras avant de se jeter dans la mer ; Bonny en est un, et des plus importants.

Les Européens, qui y trafiquent l'huile de palme, se sont établis sur des pontons, grands navires dématés, ancrés dans la rivière : de cette façon, on évite l'insalubrité de la terre ferme qui n'est qu'un large marais pestilentiel. Aussi les indigènes ont-ils à notre endroit une croyance bien bizarre : comme ils ne voient jamais l'Européen que sur

n'est plus qu'un cadavre, et, comme si le fléau s'acharnait sur sa proie, aussitôt que la vie l'a quitté, le corps, tant la décomposition est prompte, jaunit et noircit. Il est rare qu'on en réchappe : une fois les symptômes bien caractérisés, c'en est fait.

Et c'est en riant que les indigènes vous voient mourir : les dieux, prétendent-ils, ne souffrent pas que l'homme blanc s'implante en Afrique et, bon gré, mal gré, quiconque les braves doit périr.

Les habitants de Bonny m'ayant assuré qu'il n'est pas possible d'atteindre le Niger par leur rivière, mais que les criques de Brass m'y pourraient mener, je m'y transportai ; aussitôt arrivé, je pris mes dispositions pour gagner le grand fleuve sur un canot à demi ponté, monté par douze Croumanes et contenant mes bagages et mes provisions.

Mon premier soin fut de m'enquérir d'un guide ; seul, le roi de Brass m'en pouvait fournir un, et, dans ce but, je le fis appeler à la factorerie de M. Soncké, qui m'avait offert une précieuse hospitalité. Il y arriva bientôt en grande pompe, dans une pirogue que conduisaient trente nègres, et dont la quille était ornée d'un vaste drapeau multicolore.

Après les saluts d'usage et la remise de divers présents destinés à me faire bien venir de lui, je lui demandai un guide qui me conduirait au Niger par les criques de Brass. En m'écoutant, il se crut de prime abord le jouet d'une mauvaise plaisanterie ; comme j'insistais, il se déconcerta, et même se prit à trembler. Enfin, lui ayant enjoint de me répondre, il s'écria que j'exigeais de lui une impossibilité.

Je m'indignai, il persista ; je me mis en colère, je le menaçai...

— Tu peux, répliqua-t-il, me tuer, saccager ma ville et réduire ma tribu ; l'homme blanc est fort, je le sais ; mais je souffrirai tout plutôt que d'accéder à ta demande. Si aujourd'hui, moi, Okia, je te donnais un guide, demain les habitants du bas Niger me déclareraient la guerre, et certainement je payerais de ma tête une si coupable imprudence.

Devant un tel entêtement, inspiré par la peur, je vis bientôt qu'il n'y avait rien à espérer et, tout en pestant contre la couardise de mon noir monarque, je renonçai à l'espoir de me procurer un guide. Néanmoins, me confiant au courage de mes Croumanes et à la fidélité de ma boussole, je résolus de marcher en avant.

Mon départ de Brass fut triste : les Européens sympathisent vite dans ces sauvages et tristes régions, si fécondes en périls, en misères de tous genres. M. Soncké était devenu mon ami et, en me faisant ses adieux, il ne put me cacher ses inquiétudes :

— Je sais, fit-il, qu'en trente-deux heures les naturels vont au Niger par les criques ; basez-vous sur ce calcul. Si dans deux jours vous n'y êtes point parvenu, c'est que vous serez égaré, et alors...

— Merci, répondis-je, merci et adieu.

— Vous ne voulez donc pas renoncer à un projet insensé et partir par Akassa ?

— Non ; je ne suis pas venu si loin pour reculer. Je suis, d'ailleurs, décidé à explorer ces criques. Adieu, mon cher Soncké !

Et, sur un signe de ma main, mes rameurs firent vigoureusement les eaux, et le canot ne tarda pas à s'engager dans l'un des nombreux circuits qui ravinent la marécageuse contrée de Brass ou Nimbe !

ADOLPHE BURDO.

(A suivre)

NOS GRAVURES

UN LENDEMAIN DE PAYE

CETTE scène dramatique est, hélas ! trop fréquente, pour qu'il soit utile de la décrire longuement. L'ouvrier a reçu sa paye ; il s'est laissé entraîner à la buvette et, le lendemain, la femme et les enfants, sans pain, tremblent devant le misérable rendu furieux par l'alcool.

Regardez bien cet intérieur, pensez à la cause de tout ce malheur, et vous ne pourrez vous empêcher de dire : *l'alcoolisme, voilà l'ennemi !*

M. Victor Marec a rendu d'une manière saisissante ce drame intime ; nos lecteurs en pourront juger par la gravure du MONDE ILLUSTRÉ.

Un grand intérêt s'attache en outre à ce tableau. C'est à lui qu'a été donné le prix du Salon, prix donné par le Conseil supérieur des beaux-arts et par le ministère, et qui donne droit à une pension de cinq mille francs pendant deux années, employées par le lauréat à travailler à l'étranger.

L'AMIRAL AUBE.

Sur notre première page se trouve le portrait de l'amiral Aube, ministre de la marine, en France. Peu d'hommes ont rendu autant de services à la marine française que le ministre actuel, et l'activité dont il a fait preuve depuis un an a donné à réfléchir à l'Angleterre.

L'amiral Aube procède au rebours de ses prédécesseurs. Ennemi des gros vaisseaux de guerre cuirassés, il croit que l'avenir est aux petits et surtout aux torpilleurs.

Cette idée semble être juste, et on l'admet mieux encore en constatant les effets destructifs des torpilles et des nouveaux engins de guerre.

La flotte de guerre française est actuellement la plus belle du monde, mais dans quelques années il est probable qu'elle sera formidable et qu'aucune puissance ne pourra lutter contre elle.

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE

"Théodora," le chef-d'œuvre de Sardou, le grand dramaturge, est représenté à Montréal pour la première fois.

C'est le plus bel événement de la saison théâtrale, et il est inutile de dire qu'il fait salle comble à chaque représentation.

Théodora, est une création des plus belles et des plus profondes, et mérite au plus haut point les éloges extraordinaires que toute la presse européenne lui a prodigués.

Nous ne saurions trop insister auprès de notre public, pour qu'il ne manque pas cette occasion unique, de voir l'œuvre d'un grand maître.

THÉÂTRE ROYAL

"Romany Rye," un mélodrame des plus intéressants, joués aux Etats-Unis.

Les scènes les plus tragiques se succèdent à tire-d'ailes, et le naufrage en mer surtout, défie toute description.

La troupe est formée d'acteurs qui sont tous des favoris de la scène américaine.

Décidément nos deux populaires théâtres, rivalisent pour offrir à notre public, de véritables œuvres.

"Théodora" à l'Académie de Musique et "Romany Rye" au Théâtre Royal, ça fera époque, et les amateurs doivent se réjouir de cette bonne aubaine.

PRIMES MENSUELLES

TRENTIÈME TIRAGE

Le trentième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'OCTOBRE), aura lieu lundi, le 8 novembre, à 8 heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Aujourd'hui, il n'y a plus de société ; il n'y a que des foules.—G. M. VALTOUR.

Quand la pauvreté entre dans une maison par la porte, l'estime, l'amitié, les égards, les considérations en sortent par les fenêtres.—G. DROUIN.

Comme les grands seigneurs en voyage, les événements envoient devant eux des courriers pour annoncer leur arrivée.—V. CHERBULIEZ.

Ne rebutez jamais aucun homme : quand même neuf sur dix ne se soucieraient pas plus de vous que d'un sol, le dixième peut devenir un ami utile. MME DE TENEIN.

PENSÉES SUR L'AVENIR



L'AVENIR est venue pour le jeune homme l'heure où il doit choisir un état, souvent un sombre effroi tourmente son âme mélancolique : c'est dans la foi chrétienne qu'il doit aller puiser sa force et sa consolation.

Quand on a vingt ans les pensées tristes se portent vers l'avenir. Il est rare, heureusement, que le passé, si court encore, retrace à l'esprit des images de deuil ; l'avenir au contraire, si long, semble-t-il, et si incertain, est l'aliment ordinaire des vagues tristesses de la vingtième année. Une désillusion, une souffrance, un rêve trop tôt évanoui, tout vient successivement augmenter chez ces jeunes âmes l'inquiétude des jours à venir. De là ces abattements, ces découragements sans cause apparente, ces effrois que plus tard on traite légèrement, trop légèrement d'enfantillages.

L'homme mûr, quelque voie qu'il ait choisie, pénible ou facile, la connaît, la sait, il en a pesé les bonnes et les mauvaises chances ; il marche vers un but déterminé ; les obstacles, il les attend ; les écueils, il les a déjà cotoyés ou franchis, il y a laissé des lambeaux de sa chair, et, aux taches de sang dont il les a maculés, ils les reconnaît et les évite.

Mais à vingt ans tout est douteux. Derrière ce voile opaque de l'avenir qui couvre tout, comme le rideau ferme de la scène, qu'y a-t-il ? Quand il se lèvera, que vont représenter les personnages ? un drame et un vaudeville ? Vont-ils chanter ou blasphémer ? Et cependant l'orchestre joue l'ouverture, toujours la même, quelque chose de la pièce : une ouverture pleine de suaves et rêveuses mélodies, où les notes perlées du rire se mêlent aux doux soupirs de la poésie ; où chaque exécutant est beau, idéalement beau ; où chaque instrument est doué d'un son velouté et à demi voilé.

Nous l'avons entendue tous cette belle ouverture : Roméo la chantait au balcon de Juliette ; mais, lorsque l'orchestre se taisait, la toile, en se levant, laissait voir le sombre caveau des Capulets.

Quelques-uns, mais ils sont peu nombreux, savent éviter cette amère désillusion. Pour eux aussi, l'orchestre joue ses suaves mélodies, ses harmonieuses romances, mais il y a un instrument qu'ils entendent et que tous n'entendent pas. Cet instrument chante plus bas que les autres, plus doucement : son souffle est à peine sensible, et il faut, au milieu des innombrables exécutants, bien prêter l'oreille pour le saisir ; mais lorsqu'une fois on l'a perçu distinctement, aucun bruit, aucun éclat ne peut le couvrir. Les soli brillants et les luttes formidables ne peuvent empêcher sa faible voix de parvenir jusqu'à ceux qui la connaissent.

Alors, pour ces privilégiés comme pour tous, le rideau se lève et les tombeaux apparaissent. Les larmes coulent et le cœur saigne, à ceux-là comme aux autres. — Voilà mes espérances, s'écrient-ils, et voilà mes rêves ! Voilà ma gaieté, et mes amours insouciantes, et mes larmes sans amertume ! — Ces tombeaux il faut les franchir tristement, sans appuis ; le soleil s'est couvert de nuages et les voies se sont tuées ; — pas toutes cependant, il en reste une ; elle murmure d'abord plus grandit, et grandit encore. Elle frappe les tombeaux, et l'écho lui répond ; elle remplit ces solitudes dévastées, et, en l'entendant, les ténèbres s'effacent lentement, le soleil reparait aussi brillant et plus pur qu'autrefois.

Cette voix, vous avez compris sans doute, c'est celle de la foi, de la croyance dans une autre vie, dont celle-ci n'est que le sombre vestibule. Heureux qui n'a jamais cessé de l'entendre car elle lui a appris que tout l'avenir n'est pas ici-bas, contenu dans cette première obscurité, et, en lui dévoilant le fond splendide de la scène, elle rend aux premiers plans leur véritable étendue ; elle les ramène à leurs proportions exactes, et le regard effrayé d'abord, les franchit sans peine et va se perdre au loin rassuré, ébloui, dans l'infini lumineux.

DIDIER.

UN BON CONSEIL

Parmi plus d'une centaine de maisons de commerce de nouveautés, de cette ville, qui se disputent la part de patronage qui leur est dû, il y en a certainement qui méritent plus que les autres les faveurs du public, soit par l'avantage exceptionnel de faire les affaires au comptant, soit par leur ambition à étendre leur commerce en vendant leurs marchandises à très bas prix.

Nous croyons nous rendre utile à nos lecteurs, qui ont quelques achats d'automne à faire, en leur conseillant d'aller tout droit à la maison

GAGNON & TOUSIGNANT,

qui se trouve dans le quartier le plus central, aux coins des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine. Une seule visite suffit pour prouver que c'est l'entrepôt par excellence pour de la belle marchandise et au plus bas prix de toute la ville.

Ces messieurs viennent de recevoir CINQ CAISSES DE FLANELLE, grise et de couleur, et autant de corps et de caleçons tout laine, qu'ils détaillent en dessous du prix du gros, malgré la hausse considérable qu'il y a sur tous les lainages. Rappelez-vous bien de l'adresse :

GAGNON & TOUSIGNANT

Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

MONTREAL

LA MODE PRATIQUE

COIFFURE ET CHEVELURE

Toute femme qui veut être vraiment séduisante doit savoir se coiffer sans aide, même pour le bal. Jamais personne ne lui conservera aussi bien qu'elle le peut faire le type particulier que la nature lui a donné, et qui est son charme propre.

La chevelure étant reconnue la plus belle et la moins coûteuse des parures, devra être l'objet des soins de toutes les mères, chez les fillettes surtout.

On se gardera du préjugé qui défendait jadis de toucher à la tête des nouveau-nés. On l'entreprendra, au contraire, dans un état de propreté parfaite au moyen d'un peu d'huile d'olive très fine et d'une petite brosse.

Plus tard, à tout âge, à partir de cinq ans, on se trouvera très bien d'une bonne lotion, chaque mois environ, d'eau additionnée d'une cuillerée à café d'ammoniaque pour la valeur d'un litre. Elle dégraisse et fortifie le cuir chevelu.

Il est utile de nourrir un peu le cheveu au moyen d'un corps gras discrètement employé; — cela retarde beaucoup la décoloration toujours prématurée quand on le maintient trop sec.

On compose une très bonne brillante avec de l'huile d'amandes douces, ou même simplement d'olives, et de l'esprit de vin par parties égales, le tout parfumé selon son goût en ajoutant quelques gouttes de la première essence pour le mouchoir qu'on a sous la main.

Epointer fréquemment la chevelure est salutaire. Mais il n'est pas suffisant d'en raccourcir seulement l'extrémité: — On doit natter et couper toutes les pointes sortantes.

COUSINE JEANNE.

CHOSSES ET AUTRES

—La reine Christine d'Espagne a signé un décret donnant la liberté à tous les esclaves de Cuba.

—La récolte des patates de la Nouvelle-Ecosse cette année est estimée à huit millions de boisseaux.

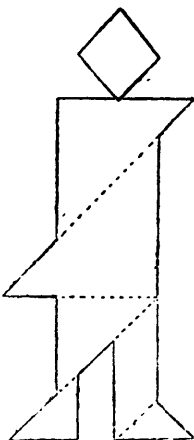
—On compte 14 millions 500 mille vaches à lait aux Etats-Unis. Et la Nouvelle-Zélande possède un pareil nombre de moutons.

—Un statisticien français calcule qu'au taux actuel de l'augmentation de population l'Allemagne en l'an 2000 aura 164,000,000 d'habitants; l'Angleterre, 142,000,000; l'Autriche-Hongrie, 70,000,000; la France, 64,000,000; et l'Italie, 56,000,000.

—Les exportations d'animaux du port de Montréal depuis l'ouverture de la navigation jusqu'à la semaine dernière ont été 51,709 bêtes à cornes et 60,578 moutons. Il a été durant la même période exporté 11,198,633 boisseaux de grains; 4,678,310 boisseaux de blé 3.373,862 de maïs, 1,376,681 de pois, 1,753,855 d'avoine, et 15,925 de seigle.

—Un phénomène extraordinaire s'est produit dans ces derniers temps dans l'océan Pacifique, entre les îles Fiji et Samoa. Il s'agit de l'éruption d'un volcan sous-marin et la formation d'une île nouvelle dans l'archipel de Tonga. Un matin, les habitants de Tonga qui depuis quelques jours voyaient les flots extraordinairement agités, crurent apercevoir dans le lointain un navire à l'ancre; et les autorités maritimes envoyèrent vers le point signalé le schooner *Sandfly* avec le docteur Backland et quelques fonctionnaires à bord. Or, le docteur Backland s'assura qu'il se trouvait en présence non pas d'un navire à vapeur, mais d'une île nouvelle de 14 kilomètres carrés, sortie tout récemment de l'océan. Pendant huit jours encore on attendit, près de la côte de Tonga, le bruit d'un volcan sous-marin en travail qui lançait à une hauteur vertigineuse des colonnes d'eau et de vapeur, et l'on a pu constater depuis, que l'île avait gagné en étendue. Le gouvernement de Tonga a donné à cette nouvelle île le nom de Kakaogo.

SOLUTION DE L'AMUSETTE GÉOMÉTRIQUE



ROBES ET MANTEAUX

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas. Confection supérieure, coupe de haut goût.

Mlle C. LEMIEUX

548, rue Sainte-Catherine, Montréal

OBJETS D'ART

Les personnes désireuses de s'installer convenablement et richement ne sauraient mieux faire que d'aller visiter la

MAISON A. SIMARD

qui possède sans contredit le plus beau stock de Gravures, toiles, Peintures, cadres, Miroirs, moulures, Objets de fantaisie, Articles de Paris, Corbeilles en Sèvres

Pour cadeaux de nocés et du jour de l'An

Les images chromo-lithographiques et sur acier, de cette maison, sont considérées comme des objets d'art, et nous ne saurions trop encourager les amateurs de les aller visiter. Son exposition de tableau est une des plus riches du Dominion, et les cadres et moulures fabriqués par cette maison sont supérieures à tout ce que nous avons vu jusqu'à aujourd'hui, et sont vendus à des prix défiant toute concurrence.

La maison A. SIMARD s'occupe de redorer de tous genres, et garantit chaque commande, laquelle est toujours exécutée promptement et soigneusement.

Une visite à cette maison, No 1662, rue Notre-Dame, convaincra l'acheteur des avantages offerts.

EMBELLISSEZ VOS DEMEURES!!

Rien ne paraît aussi bien dans un salon qu'un

JOLI CANDELABRE

L'objet le plus utile dans une salle à dîner est

Une Lampe à Suspensoire

EN CUIVRE

Un article nécessaire pour une salle est une

JOLI LAMPE DE PASSAGE

Lorsqu'elle est pourvue d'un beau Globe en verre de couleur, l'effet est vraiment plaisant.

Wiley's China Hall

1801 Rue Notre-Dame.

Nous vendons la véritable HUILE ASTRALE DE PRATT.

PETITE VEROLE!

Ses marques peuvent être enlevées

LEON & CIE.,

Londres, parfumeurs de Sa Majesté la Reine, ont inventé le fameux

OBLITERATEUR

Qui a aujourd'hui une renommée universelle et l'ont aussi fait brevété. Cette Oblitérateur efface toutes marques de petite vérole, soit récentes ou anciennes. L'application est simple et sans danger, ne cause aucun trouble et ne contient rien de dangereux, soit à la peau ou à la santé. Prix franco: \$2.50.

CHEVEUX SUPERFLUS

Le "Dépilatoire" de Leon et Cie.,

Enlève les cheveux superflus en quelques minutes, sans douleur ou sensation désagréable, et ne devant jamais renaître. Simple et sans danger. Directions envoyées par la poste. Prix: \$1.00.

GEO. W. SHAW, Agent-Général,

219, TREMONT STREET, BOSTON, MASS, 219

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

MACHINE A LAVER

"EAGLE"

Est reconnue supérieure à toutes autres, et ceux qui s'en servent la trouvent indispensable)

Le linge se lave sans trouble et parfaitement net.

Elle ne détériore pas le linge et dure très longtemps.

DEPOT PRINCIPAL:

—847—

RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

On demande des Agents

ARCAND FRERES

Informons respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manières à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le *Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

Chester's Cure!



Pour la Toux L'Asthme Rhumes Bronchites Catarrhe Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez:

W. E. CHESTER,

461, rue Laguchetière, Montréal

Prix: grande bouteille..... \$1.00
petite bouteille..... 50

Demandez à votre épicié le savon de

Essayez-LE
5c
Le meilleur, le plus économique
Épargnez votre temps et votre argent en vous servant du savon de 5 cents

EN VENTE PARTOUT

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

VETEMENTS D'AUTOMNE!

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company,

Bureaux: 221, rue McGill; 2435, rue Notre-Damé; 693, rue Ste-Catherine.

DR JOS. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, den iste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

RÉBUS



Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine, Cartes de Visites : 75 centins la douzaine. Une visite est sollicitée.

SALON DE MODES

Les dames désireuses de se vêtir élégamment ne sauraient mieux faire que d'aller visiter les superbes Salons de Modes de Mlle Champagne, No 752, rue Ste-Catherine.

Ces Salons, quoique établis récemment, ont acquis une réputation supérieure, et chaque article qui en sort est remarquable par sa bonne confection et son élégance. Le haut goût en modes de Mlle Champagne est depuis longtemps reconnu, aussi en voit-on une preuve dans l'assortiment de marchandises de toutes sortes qui contiennent les comptoirs de ces Salons. Les articles de modes tels que chapeaux, plumes, garnitures, étoffes à manteaux, etc, sont admirables par leurs beaux dessins et leur richesse, et les plus difficiles n'éprouvent toujours que l'embarras du choix devant le splendide étalage de ces Salons.

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE SAINTE-CATHERINE

2me porte Est de la rue Amherst

SPECIALIÉ : FOURRURES FINES

ETONNANT

Tout le public est étonné de voir la grande réputation que le célèbre remède de J. B. Leduc, pour la coqueluche, a acquit, depuis son apparition à Montréal.

Voici la raison de ce grand étonnement : " Dans le cours de deux mois on a enregistré un très grand nombre de guérisons miraculeuses. — Citons, entr'autres : cent cinq enfants guéris de la coqueluche dans Montréal et ses environs ; cent trente-quatre cas de bronchite ; quarante-deux jeunes filles qui avaient eu la rougeole dans le jeune âge et dont les reliquats les entraînent à la consommation vers l'âge de 18 à 19 ans ; quatre-vingt-trois cas de consommation en grande voie de guérison, dont plusieurs d'entre eux ont repris leurs travaux habituels ; sept cas d'inflammation de poumons ; quatre cas que l'on appelle dans les manufactures de tabac : " maladie de tabac, " lesquels, ont repris leurs travaux après plusieurs mois arrêtés ; et cinq cas d'asthme.

" Nous ne citons que les principaux cas. " De plus, toutes personnes qui ont fait l'acquisition d'une bouteille d'une piastre en ont été pleinement satisfaites.

En vente au No. 634 rue Saint-Laurent Montréal.

LA SEULE PLACE

Où tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Etant toujours sûre de pouvoir acheter là de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rife, etc.

Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B. — Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Diles Larivière.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED Journal, published weekly in New York, contains 8 pages of text and 5 pages of gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, États-Unis.

REDUCTIONS ENORMES

Sur toutes nos MARCHANDISES d'ici à la dissolution, au mois de janvier prochain

TOUT EST VENDU A SACRIFICES

—AU—

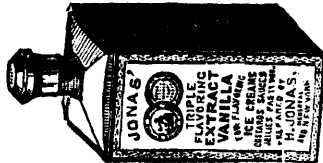
SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS. Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,

10 - RUE DE BRESOLES - 10

(BATISSES DES SŒURS)

MONTRÉAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

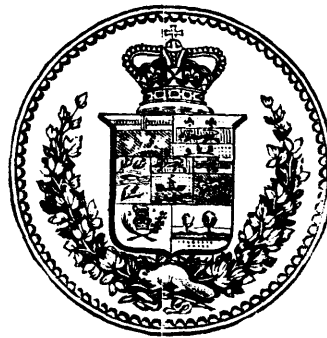
MONTRÉAL

SOYONS SÉRIEUX

Voici l'Automne avec ses grands vents et ses pluies froides



MÉDAILLE D'OR
MÉDAILLE D'ARGENT
DEUX DIPLOMES
7 PREMIERS PRIX



T. R. BARBEAU

LE POPULAIRE MARCHAND-TAILLEUR AU

1899 - RUE NOTRE-DAME - 1899

A dernièrement reçu de la célèbre maison H. et J. SHAW, de Huddersfield, Angleterre, l'assortiment le plus complet et le plus varié d'ETOFFES A PAR-DESSUS, TWEEDS POUR HABILLEMENTS, les SERGES du plus riche fini, etc., etc.

Spécialité de HARDÉS FAITES pour hommes et enfants.

Le département des vêtements faits sur commande est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON.

Le stock de FOURRURES de toutes sortes est maintenant au complet.

—CHEZ—

T. R. BARBEAU

1899, Rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel Balmoral.

LABBÉE & CIE,
MARCHANDS DE

Ferronneries,
Peintures,
Huiles,
Vernis,
Vaisselles,
Verretries,

USTENSILES DE CU SINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTRÉAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIÉTÉ

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

Wm. KING & Cie.,

652, RUE CRAIG, Montréal

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 30 octobre 1886

LES DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

GEORGETTE s'élança vers elle, et l'entourant de ses bras :
— Suzanne, dit-elle d'une voix pleine de larmes, c'est moi, Georgette, ta sœur.....
Reconnais-moi, parle moi !

La princesse fit un mouvement brusque et se dégagea des bras de sa sœur.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit Georgette. Et le médecin qui n'arrive pas !

— Vous vous trompez, répondit une voix derrière elle ; je suis ici depuis un instant déjà. Malheureusement, ma présence est inutile. Le poison a agi avec une effroyable rapidité ; cette malheureuse ne peut pas être sauvée.

Georgette poussa un cri désespéré et tomba à genoux en sanglotant.

Dans son hallucination, la princesse retrouvait dans tous ses détails ce rêve bizarre qu'elle avait fait à Marangue, la nuit même où la rebouteuse des Huttes lui avait prédit son avenir.

Son visage, tourmenté par des contractions successives et de plus en plus violentes, avait déjà la pâleur de la mort ; de grosses gouttes de sueur froide perlaient sur son front ; ses lèvres, dont le carmin s'était effacé, se frangeaient d'écume.

Après un moment de silence, qu'elle employa à respirer à pleins poumons, elle continua à parler d'une voix oppressée, en hachant les mots.

— Ah ! là-bas... au loin... une lumière perce la nuit... elle marche... elle se dirige vers moi... elle approche... C'est une femme... une vieille femme, qui porte une lanterne. Je la reconnais... c'est elle... la rebouteuse. Ah ! ah ! ah ! la sorcière.

Un rire strident éclata entre ses lèvres. Il fut terminé par un cri étranglé, horrible.

Les yeux sortant de leur orbite et les deux bras tendus vers la porte, elle recula, avec épouvante, en criant d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— La voilà, la voilà, la rebouteuse des Huttes, Manette, la sorcière ! Ah ! ah ! ah !...
Manette Biron venait en effet de paraître sur le seuil de la chambre.

Maurice Vermont et Georges Raynal étaient derrière elle. Manette s'était arrêtée dans le branle de la porte pour les empêcher d'entrer.

La princesse fit entendre encore quelques sons rauques, inarticulés, poussa un dernier cri que lui arracha la douleur et tomba à la renverse sur le carreau.

Pendant un instant, ramassée sur elle-même, elle roula comme une boule en se tordant dans d'atroces convulsions. Ses dents claquaient et grinçaient. Et pendant que ses longs cheveux balayaient la poussière, ses doigts crispés labouraient le pavé et ses ongles se brisaient en égratignant la brique.

Tout à coup, au moment où Sarrue et Ripart, revenus de leur stupeur, se précipitaient pour la relever et la secourir, ses membres s'allongèrent et se raidirent ; son corps eut encore deux ou trois secousses convulsives, qui furent suivies d'une immobilité complète.

Le médecin, qui s'était approché, se pencha vers elle, l'examina et se redressa aussitôt en disant :

— Elle est morte !

A ces paroles, Georgette répondit par un sourd gémissement, et Manette entrant tout à fait dans la chambre prononça ces mots :

— Que Dieu lui pardonne et que le ciel lui soit ouvert !

Absorbée dans sa douleur profonde et les yeux noyés de larmes, Georgette ne s'était pas aperçue encore de la présence de sa protectrice. Elle se retourna vivement.

— Ah ! Manette, ma mère ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras.

La vieille femme l'étreignit fortement contre son cœur ; puis d'une voix pleine de tendresse elle lui

— Jacques, voulez-vous me pardonner ?
— Je vous rends mon amitié, répondit le poète. Et ils s'embrassèrent.

Le soir, avec l'autorisation du commissaire de police, le corps d'Andréa fut transporté rue Lauriston.

Aucune révélation ne fut faite sur le passé de la princesse Ramidoff. Le rapport du commissaire, envoyé à la Préfecture de police, ne fut communiqué à personne. On parvint même à cacher que la jeune femme s'était empoisonnée.

La cérémonie des obsèques se fit le dimanche à onze heures. Georgette, Manette Biron, Maurice Vermont et leurs amis y assistèrent. Ils accompagnèrent le cercueil jusqu'au cimetière du Nord où la princesse fut inhumée.

Georgette ne fit aucune réclamation au sujet de l'héritage de sa sœur, ce qui, d'ailleurs, aurait présenté de grandes difficultés, en raison des nombreuses formalités à remplir. Manette lui dit :

— Tu n'as pas besoin de cette fortune. Rien ne se perd : si ce que possédait la princesse Ramidoff n'est pas réclamé par la famille de son mari, l'Etat en fera sa propriété.

Au bout de quelques jours, Manette Biron, Georgette et Georges Raynal quittaient Paris pour se rendre d'abord aux Ambrettes et ensuite à Salerne où, ainsi que Manette l'avait décidé, Maurice viendrait les retrouver après avoir fait un voyage de trois mois en Italie en compagnie de Jacques Sarrue.

ÉPILOGUE

Près d'une année s'est écoulée depuis les derniers événements que nous venons de raconter.

A l'occasion de l'inauguration d'un grand et beau bâtiment communal, c'est jour de fête à Marangue. Ce bâtiment, qui comprend la mairie, des salles d'école pour les enfants des deux sexes, avec le logement de l'instituteur et celui des sœurs institutrices de la Providence, est un don fait à la commune par Georgette Vernier, aujourd'hui madame Maurice Vermont.

D'ailleurs, depuis six mois, de grandes choses ont été faites à Marangue, grâce à une somme importante donnée à la commune par Georgette. Tous les chemins réparés ressemblent maintenant à des routes ; un mur d'endiguement et un parapet ont été construits sur la rive droite

du torrent ; le pont sur la Vrille, qui menaçait d'être emporté par les grandes eaux, a été reconstruit ; enfin il y a une superbe fontaine au milieu de la place du village.

Tout cela a été fait parce que Manette Biron l'a voulu ; on le sait à Marangue. C'est en vain que la rebouteuse des Huttes voudrait encore cacher ses bienfaits, en faisant agir Georgette ou, comme par le passé, le fermier des Ambrettes. Après avoir gardé le silence si longtemps, rendant hommage à sa bienfaitrice et voulant qu'avec lui tout le monde bénît son nom, Thomas a parlé, Thomas a tout dit.

Manette Biron a fait le partage de sa fortune : quatre millions.

Elle a récompensé la fidélité et les services de Thomas en lui donnant, pour lui et ses enfants, un million.



La voilà, la voilà, la rebouteuse des Huttes, Manette, la sorcière ! Ah ! ah ! ah !... (Page 109, col. 1).

dit :
— Je suis venue avec Georges Raynal, et c'est Maurice qui nous a amenés.

Maurice et Georges s'avancèrent. Ils prirent chacun une main de Georgette.

— Georgette, dit Maurice d'une voix douce et tendre, mon cœur s'est laissé tromper un instant, mais je n'ai pas cessé de vous aimer, je vous aime toujours !

Elle ne répondit à Maurice que par un regard ; mais ce regard venait de son âme.

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Manette et se mit à pleurer.

Pendant ce temps, aidé de Jacques Sarrue, Ripart ayant relevé le corps de la morte l'avait placé sur le lit de Georgette.

Maurice s'approcha de Sarrue et lui dit en lui tendant la main :

Elle a forcé Georges Raynal à accepter le deuxième.

Le troisième a été la dot de Georgette.

—Je garde un million, a-t-elle dit ; c'est la part des pauvres. Si je vis encore longtemps, comme je l'espère, pour voir le bonheur de mes enfants, dans quelques années il ne me restera plus rien ; mais tu seras là, Maurice, pour continuer mon œuvre. Hélas ! il y aura toujours des malheureux à secourir, de pauvres petits orphelins à protéger !

—Maurice, ajouta-t-elle, toi qui as vu la misère de si près, souviens-toi toujours de ces paroles :

—Qui n'a jamais vécu au jour le jour, ne sait pas ce qu'il y a de menaçant dans un lever de soleil.

Manette Biron donna encore à Georgette, comme cadeau de noce, le magnifique collier de perles et les dernières pierres précieuses de la cassette.

Maurice s'empara du coffret vide, qui avait été si longtemps caché dans la fente du rocher, en disant :

—Nous le conserverons toujours ; il est pour nous et sera pour nos enfants un cher souvenir.

Or, pendant que les habitants de Marangue se livraient à la joie, et que la rebouteuse des Huttes, Maurice Vermont et sa jeune femme étaient l'objet de toutes les conversations, assis sur un banc de pierre, au bord d'une allée du parc de Salerne, Manette et le fermier Thomas causaient ensemble.

Un peu plus loin, Maurice et Georgette se promenaient sous des arceaux de verdure. Heureuse, souriante, plus charmante et plus belle que jamais, la jeune femme penchait sa jolie tête blonde sur l'épaule de son mari. Ils échangeaient des regards d'une tendresse infinie.

—Maurice, dit tout à coup Georgette, te souviens-tu de notre promenade à Enghien et à Montmorency ?

—Oui, ma chère aimée, répondit-il, car elle m'a laissé un souvenir qui ne s'effacera jamais de mon cœur.

—Nous marchions l'un près de l'autre, nous serrant un peu, comme on le fait dans un étroit sentier. Emue, je m'appuyais sur ton bras. Comme en ce moment, j'étais heureuse et tout me ravissait. Nous ne parlions guère ; mais nous nous regardions toujours, et sous ton regard plein d'amour je rougissais, car je lisais dans tes yeux les douces choses que tu n'osais me dire encore. Et quand, plus tard, dans l'allée du bois, tu as prononcé d'une voix tremblante ce mot si doux et pourtant si difficile à dire : "Je t'aime !" il m'a semblé qu'un rayon du ciel descendait en moi et pénétrait tout mon être et mon âme enivrée.

—Eh bien, Georgette, ma bien-aimée, que ce soit aujourd'hui, demain et toujours comme autrefois... Je t'aime, je t'adore !

Et il lui mit un baiser sur le front.

—Maurice, reprit-elle, j'aime à me rappeler le passé. C'est à notre retour de cette promenade à Montmorency que tu as écrit de jolis vers. Alors tu étais un peu jaloux du talent de notre ami Jacques, et comme lui tu voulais être poète.

—C'est vrai, fit Maurice en riant, j'étais jaloux de Sarrue.

—Te rappelles tu encore tes vers ?

—Je le crois.

—C'était une romance. Maurice si tu voulais me la chanter...

—Tu le désires ?

—Oui.

Après avoir réfléchi un instant, et en revenant vers Manette et Thomas, Maurice chanta à mi-voix :

J'ai vu passer la première hirondelle,
Au bois joli les lilas vont fleurir ;
Comme les fleurs je veux que tu sois belle,
Et que ton front rayonne de plaisir.

Pour te faire fête,
Entends la fauvette
Qui chante et répète
Son refrain joyeux.
Afin de te plaire,
Regarde, ma chère,
Tout se fait lumière
De la terre au ciel.

La feuille frissonne,
L'insecte bourdonne ;
C'est pour toi, mignonne,
Ces bruits dans le bois.

Ce que ton sourire
Si charmant m'inspire,
Mon cœur sait le dire
Bien mieux que ma voix.

La verdure aux branches,
Et fraîches pervenches
Semblent te charmer
Les fleurs doivent rendre
Ton âme plus tendre,
Te faire comprendre
Le bonheur d'aimer.

J'ai vu passer la première hirondelle,
Au bois joli les lilas vont fleurir ;
Comme les fleurs je veux que tu sois belle,
Et que ton front rayonne de plaisir.

Le jeune couple arrivait près du banc où Manette et Thomas étaient assis.

A ce moment, un domestique apporta une lettre à Maurice :

—Je reconnais l'écriture de Jacques, dit Georgette.

—Notre brave ami Sarrue est enchanté, dit Maurice après avoir lu. On va mettre en vente la troisième édition de son premier volume de vers qui a paru il y a un mois. Ce n'est pas tout : il a lu son drame, le *Vieux Rhin*, devant le comité de la Comédie Française. Il a été reçu à l'unanimité. Enfin, il m'annonce sa prochaine arrivée à Salerne.

—Pauvre Jacques, dit Georgette avec émotion ; il a enfin le succès qu'il a rêvé et si longtemps attendu !

—Le succès est la récompense du travail, de la patience et du courage, répondit Manette en se levant. Mes enfants, continua-t-elle, nous allons nous trouver une fois encore tous réunis. Dans trois jours Georges sera ici. C'est à Thomas qu'il a écrit. Il lui apprend qu'il aime sa fille Elise et il la demande en mariage. Est-ce que tu savais cela, Maurice ?

—Georges ne m'a pas laissé ignorer qu'il aimait Elise, répondit le jeune homme.

—Et Elise ne m'a pas caché qu'elle aimait Georges, ajouta Georgette.

—Mon cher Thomas, reprit Manette en se tournant vers le fermier, il n'y a qu'à moi qu'on ne dit plus rien maintenant. On croirait vraiment qu'ils ont peur que je ne sache plus garder un secret.

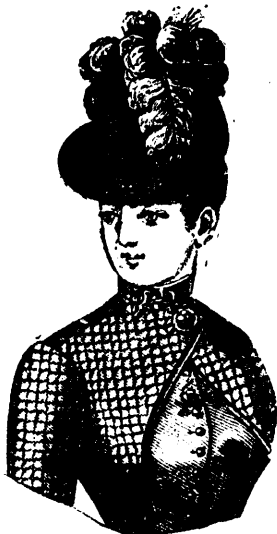
FIN

A un dîner, un monsieur qui paraît avoir perdu toutes ses belles manières, s'il en a jamais eues. Bébé le regarde avec de grands yeux, puis enfin, n'y tenant plus, dit au monsieur avec un gros soupir : "Je voudrais bien être à votre place." "Vraiment ! fait le monsieur tout enchanté, et pourquoi cela, mon cher ?" "Parce que vous ne vous faites pas pincer les oreilles quand vous léchez votre couteau."

Allez chez **COUTLÉE & CIE**, pour acheter une machine à coudre Raymond, garantie pour 10 ans.

Si vous désirez changer ou acheter pianos ou orgues de première classe garantis pour 6 ans, allez chez **COUTLÉE & CIE**.

Si vous voulez que votre machine à coudre soit légère, envoyez-la chez **COUTLÉE & CIE**, ou toutes espèces de réparations sont faites promptement et à bon marché. N'oubliez pas l'adresse, 80 rue Saint-Laurent, Montréal.



SALON DE MODES
DE
MADAME J. E. VAINÉ,
1931 RUE NOTRE-DAME

Deuxième ouverture de Modes d'Automne à ce magnifique Salon. Le public est cordialement invité à venir visiter le bel assortiment de chapeaux, plumes, fleurs et garnitures de chapeaux de tous genres. Haut goût, exécution prompte de toute commande et satisfaction générale.

Mlle Louise Jolivette, aussi de New-York, et autrefois de la maison N. E. Hamilton, est spécialement chargée de la chapellerie.

Coupe du plus haut goût et confection supérieure de manteaux, etc. N'oubliez pas de visiter avant de commander ailleurs

ACADEMIE DE MUSIQUE

HENRY THOMAS - Locataire-Gérant

Commençant lundi, 25 octobre, avec matinée samedi

LILIAN OLCOTT.

DANS LE DRAME DE M. V. SARDOU

THEODORA!

Les Costumes, Propriétés, Décors et tous autres accessoires, par F. Duquesnil, Directeur du théâtre de la Porte St-Martin, Paris. Musique Originale par Massenet. Libretto et mise en scène par Sardou. Représentation exacte de la production originale de Paris. La vente des sièges est commencée depuis ce matin chez Nordheimer.

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS - Propriétaires-Gérants

L'APRES-MIDI ET LE SOIR. SEMAINE COMMENÇANT LE 25 OCTOBRE

LE BEAU DRAME ROMANTIQUE

THE ROMANY RYE!

Par une excellente troupe dramatique et de magnifiques et riches décors, dirigée par

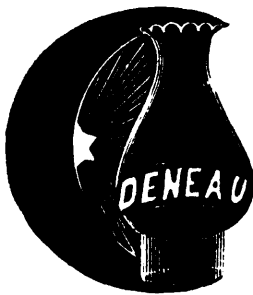
Mlle VICTORY BATEMAN,

COMME GERTIE HECKETT, ET

MONSIEUR JOHN BURKE,

COMME JACK HEARNE

Représentations véritablement merveilleuses. - Admissions : 10c, 20c et 30c



Les porcelaines de

L. DENEAU.

La faïence de

L. DENEAU.

La Poterie de

L. DENEAU.

La Verrerie de

L. DENEAU.

L'Argenterie de

L. DENEAU

2023, NOTRE-DAME

MONTRÉAL

La Coutellerie de

L. DENEAU.

Les Lampes et Candélabres de

L. DENEAU

sont supérieures à ce que nous avons vu sur le marché, et vu que M. DENEAU est le représentant direct des produits des manufactures, il peut vendre à des prix défiant toute concurrence.

CHAUSSURES !

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas. Chaussures pour dames et enfants une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence. Claques à 5 cents de bénéfice par paire. Une visite convainca l'acheteur des avantages qu'offre en ce moment la

MAISON N. GAGNON,
89E, rue Sainte-Catherine, Montréal

LES NOUVEAUX

—VENANT D'ARRIVER—

Depuis 25 cents la livre en montant

Aussi un assortiment considérable de présents nouveaux en vaisselle et verrerie

Cafés depuis 25 cents la livre en montant

THE LIQUOR TEA COMPANY

GEO. BRISTOL, 177 rue Saint-Laurent

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 30 octobre 1886

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE

ABEL ET BERTHE

I

IX heures du soir venaient de sonner. Une nuit splendide succédait à une belle journée du milieu de septembre de l'année 1857.

A l'horizon, derrière les hauteurs de Belleville, la lune presque dans son plein émergeait comme un bouclier d'argent et, joignant ses clartés blanches au scintillement des étoiles sans nombre, rendait l'obscurité transparente.

Sur le talus des fortifications, près de la barrière de la Chapelle, un homme était étendu de tout son long dans l'herbe qu'une rosée fine et fraîche commençait à mouiller.

La tête soutenue par ses deux mains, cet homme prêtait l'oreille au plus léger bruit et surveillait d'un œil attentif le chemin côtoyant les cultures maraîchères qui longent les fortifications entre la voie du chemin de fer du Nord et la route de Saint-Denis distante d'environ cinq cents mètres.

Ce guetteur nocturne pouvait avoir soixante ans.

Des cheveux blancs taillés en brosse couvraient sa tête nue. Une barbe grisonnante, inculte, épaisse et longue, tombant presque jusqu'à la poitrine, donnait une apparence sauvage à son visage bistré, tanné, où sous des paupières flasques et rougies lui saient deux prunelles de chat.

L'homme portait un pantalon treillis, une cotte de toile bleue serrée à la taille par une ceinture de cuir, et sur cette cotte une vieille redingote d'une couleur indéfinissable. Un chapeau de paille défoncé se voyait à côté de lui.

— Sacrebleu ! murmura tout à coup cet inconnu d'apparence éminemment suspecte, en frappant du poing avec impatience le sol qui lui servait de couche, il me fait poser ou le diable m'emporte ! Depuis une demi-heure il devrait être ici ! Qu'est-ce qu'il fait donc, le *failli chien* ?...

Cette expression : *failli chien*, très usitée parmi les matelots, pourrait donner lieu de croire que le singulier vieillard avait été marin.

Une telle supposition serait erronée, et nous présentons à nos lecteurs, en la personne de Raoul Brisson, surnommé *Plume-d'Oie*, un ci-devant notaire.

Raoul Brisson s'était vu jadis titulaire, dans une petite ville des environs de Paris, d'une étude fort suivie et d'un très agréable rapport ; il possédait quelque fortune personnelle et n'avait qu'à vouloir pour épouser une héritière, devenir tout à fait riche et faire souche d'honnêtes gens.

Le goût du jeu et de la bouteille, joint à un déplorable talent de faussaire, avait causé sa perte.

Traduit en cour d'assises et reconnu coupable

de deux cent quatre-vingt et quelques faux. Raoul Brisson passa de son étude au bain de Brest, assurément très vexé, mais ni repentant ni corrigé.

Cet honorable tabellion joignait à l'amour de la calligraphie la bosse de l'imitation.

Il reproduisait en se jouant et à main levée des parapets prodigieux, et plaçait dans ses aptitudes de faussaire sa joie, sa vanité, sa gloire.

Il se plaisait à raconter, non sans un légitime orgueil, qu'un certain jour, au bain, on l'avait mis en liberté sur un ordre venu de Paris et émanant du ministère de la justice, ordre parfaitement en règle, couvert de timbres et de signatures officielles.

Or tout était faux, signatures et timbres, y compris ceux de la poste.

Raoul Brisson ne fut repris que trois jours plus tard, lorsque le télégraphe eut signalé la prodigieuse mystification dont les autorités du bain venaient d'être victimes.

En quittant Brest, il avait mis son talent de spécialiste au service de quiconque voulait le lui

et se mit à gravir le talus gazonné. Le nouveau venu était un homme de quarante-cinq ans tout au plus, de taille moyenne et d'une maigreur presque invraisemblable.

Une vareuse de canotier, boutonnée jusqu'au cou, flottait sur ses épaules saillantes et sur son torse étriqué.— Ses tibias de squelette ballottaient dans un pantalon bleu, pres que collant, l'ensemble du costume semblait propre.

La chevelure autrefois d'un blond filasse, maintenant poivre et sel, formait sur les tempes de longs accroche-cœurs pommadés et coquets ; le visage piqué de taches de rousseur était glabre et blafard ; les petits yeux, enfoncés sous de profondes arcades sourcilières, exprimaient à la fois l'astuce et le cynisme.

La casquette plate, de velours bleu, posée sur le derrière de la tête, découvrait un front très bombé qui, d'après les adeptes de la science phrénologique, dénotait chez son possesseur une intelligence réelle, mais applicable exclusivement au mal.

L'ex-notaire, reconnaissant aux clartés de la lune la silhouette caractéristique de celui qu'il attendait, changea de position et s'assit les jambes croisées.

— Eh ! tonnerre du diable, dit-il, arrive donc traînard ! Je commençais à désespérer. Tu es en retard d'une demi-heure.

— Mieux vaut tard que jamais, mon confrère... répliqua l'homme-squelette, dont la voix rauque sortait d'un gosier corrodé par l'alcool, j'ai bien manqué de ne pas venir.

— Pourquoi ça ? Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Il y a que Fil-en-Quatre ne voulait plus être trois dans l'affaire... Il soutenait que lui et moi ça suffirait grandement, et j'ai vu la minute où nous marchions sans toi...

— Par exemple ! murmura Brisson scandalisé et inquiet.

— Dame ! tu sais, c'était son droit... reprit le nouveau venu. C'est Fil-en-Quatre qui a déniché l'opération... Il dépendait de lui de choisir son monde...

Et maintenant ?

— Oh ! maintenant, c'est arrangé... J'ai parlé pour toi... j'ai plaidé ta cause et j'ai réussi... Mais, sapsist ! ça n'a pas été sans peine— Tu me dois un fameux cerge !...

— Qu'est-ce qu'il me reproche ?

— Il dit comme ça que tu manques de nerf— que tu étais bon aux écritures, autrefois, mais qu'à présent la vue baisse, la main tremble, et que tu n'es plus bon à rien... V'là ce que c'est que de vieillir...

— J'ai beau vieillir... j'en vauds un autre...

— C'est mon avis, parbleu ! mais Fil-en-Quatre pensait autrement. Tu sais, on n'est pas lous d'or pour plaire à tout le monde...

— Enfin, qu'est-ce qui est décidé ?

— Nous trouverons Fil-en-Quatre au *Petit-Assommoir*, à minuit moins un quart... Il a ses habitudes par là... et nous conviendrons de l'ordre et de la marche...

— T'a-t-il mis au courant de l'affaire ?

— Il ne m'en a pas soufflé un mot.

— Tu sais cependant de quoi il retourne ?

— Ma foi, non. Je sais seulement qu'il s'agit d'un coup de fortune, mais qu'il faudra peut-être jouer du couteau...

Le ci-devant notaire eut un petit frisson.

— Assassiner... murmura-t-il d'une voix que l'épouvante altérait.



L'ex-notaire, reconnaissant la silhouette de celui qu'il attendait, changea de position et s'assit les jambes croisées. — (voir page 1, col. 3).

payer ; mais la vieillesse était venue, la main commençant à trembler, l'ex-notaire était tombé dans la catégorie des voleurs du dernier ordre, vagabonds sans feu ni lieu, vivant au jour le jour du produit de leurs misérables rapines, couchant dans les fours à plâtre, dans les carrières, dans les maisons en construction, quand leur manquent les quelques sous nécessaires pour payer une part du grabat des bouges immondes où *on loge à la nuit*.

Un bruit de pas se fit entendre tout à coup. Le ci-devant notaire prêta l'oreille. Le bruit cessa, puis au bout de quelques secondes, au milieu du silence, une voix rauque lança ces syllabes bizarres articulées d'une façon toute particulière et qui servent de signal et de cri d'appel aux rôdeurs de nuit :

...Pi... pi... uit !...

Raoul Brisson répondit par un signal pareil. Une forme vague apparut alors à quelque distance

—J'ai dit *peut-être*. Et puis qu'est-ce que ça te fait, mon vieux ?

—Je n'aime pas le *sang*...

—Moi non plus, foi de Jean-Jeudi !... Je n'ai jamais *refroidi* quelqu'un pour le plaisir, ou pour m'entretenir la main... Mais quand il faut, il faut... Nous n'avons point de rentes... Sois paisible d'ailleurs, on te donnera un simple poste d'observation... Nous machinerons cela avec Fil-en-Quatre... un autre... Inutile qu'on nous rencontre trop souvent ensemble...

Raoul Brisson se leva et prit à gauche, tandis que Jean-Jeudi tournait à droite, rentrait dans Paris et remontait, en sifflant un air de quadrille, la grande rue de la Chapelle.

Le *Petit-Assommoir* était un de ces bouges infects si nombreux aux environs des barrières.

Ce débit de vin bleu et de liqueurs frelatées se trouvaient dans le sous-sol d'une vieille maison de la barrière de la Chapelle.

Jean-Jeudi, surnommé Rossignol, descendit l'escalier avec la désinvolture d'un habitué, traversa la première salle, et, sans s'inquiéter des rôdeurs de barrières qui buvaient autour du comptoir d'étain, il entra dans une seconde salle.

Un billard crasseux se trouvait au centre.

II

Une dizaine de petites tables s'alignaient le long des murailles. Toutes étaient occupées par des hommes qui, pour la plupart, semblaient des bandits ou des recéleurs.

Fil-en-Quatre jouait au billard avec un jeune garçon de dix-sept ou dix-huit ans, d'une jolie figure et d'une élégance relative.

Lui-même pouvait avoir vingt-cinq ans.

C'était un solide gaillard bien pris dans sa taille, au visage régulier, à la mine avenante.

Rien dans son apparence ne semblait suspect ; le physionomiste le plus habile n'aurait pu deviner en lui un bandit capable de tout, même de tuer un homme en souriant.

La tenue de Fil-en-Quatre était celle d'un ouvrier dans l'aisance ou d'un commissaire endimanché.

Jean-Jeudi lui frappa sur l'épaule.

Le joueur de billard se retourna.

—Ah ! c'est toi, dit-il, tu es seul ?...

—Comme tu vois...

—Et le notaire ?...

—Le voilà, le notaire...

—Allons.

—Où nous mènes-tu ?

—Dans un endroit où nous serons à notre aise pour causer... Chez Bibi... Bibi, c'est moi... Je passe le premier pour vous montrer le chemin.

Au lieu de traverser la première salle, de gagner l'escalier et de quitter le cabaret, Fil-en-Quatre se dirigea vers une petite porte pratiquée dans la muraille du fond et donnant sur un couloir obscur.

Il s'engagea dans ce couloir.

—Vous me suivez, hein ? demanda-t-il en se retournant.

—Parbleu !!

L'ex-notaire et Jean-Jeudi lui marchaient en effet sur les talons.

Tous les trois firent ainsi une vingtaine de pas, au sein d'une obscurité profonde, frôlant de leurs mains étendues les parois du boyau noir, afin de ne pas se heurter.

—Halte ! dit tout à coup Fil-en-Quatre. Nous sommes arrivés. C'est ici que je niche... provisoirement.

Il ouvrit une seconde porte, fit craquer sous son ongle une allumette chimique, et l'approcha de la mèche d'une chandelle.

On put voir alors une chambre étroite et basse, ou plutôt un caveau, recevant de l'air par une sorte de soupirail donnant sur une cour de deux mètres carrés.

La terre battue servait de plancher. Les murailles étaient blanchies à la chaux, mais verdies par l'humidité.

Le mobilier se composait d'un lit de fer, d'une table en bois blanc, d'une commode et de deux chaises boiteuses.

Une malle assez grande, en bon état, soigneusement fermée, se trouvait sous la table.

—Asseyez-vous... dit Fil-en-Quatre en désignant les deux chaises à ses hôtes et en se jetant lui-même sur le lit. Nous allons dialoguer...

—Il n'y a rien à boire ? murmura timidement l'ex-notaire, fervent adorateur de la dive bouteille.

—Non, ma vieille... Les liquides font défaut pour le quart d'heure... Mais on peut fumer...

voilà mon tabac...

Jean-Jeudi bourra sa pipe.

Fil-en-Quatre roula une cigarette.

Raoul Brisson, fidèle à ses vieilles habitudes, se contenta d'une prise qu'il puisa dans une tabatière dite *queue-de-rat*, et qu'il huma avec un bruit de trompette.

—Alors, commença Jean-Jeudi pour nouer l'entretien, l'affaire est sérieuse ?

—Si sérieuse qu'elle doit nous rapporter pas mal de papier Garat... dix mille francs, au moins, pour chacun...

—Dix mille francs ! répéta le ci devant tabellion, dix mille francs !

—Oui, mon vieux, et peut-être plus... Tu pourras avec ça, si le cœur t'en dit, monter un joli cabinet d'affaire... C'est une position très utile... On reçoit toutes sortes de renseignements dont on fait son profit.

—Je ne dis pas non, répliqua Raoul Brisson, mais je commencerai d'abord par retirer mes frusmal de temps...

—Voyons... voyons... interrompit Jean-Jeudi, ne nous embrouillons pas dans les feux de file. Ça ne sert à rien de perdre ses paroles... Causons peu, mais causons bien... Le temps se passe... De quoi s'agit-il ? Où est le magot ? Qu'y a-t-il à faire pour mettre la main dessus ?

—Le magot se trouve rue de Berlin... répondit Fil-en-Quatre.

—Dans une maison à locataires ?

—Non, dans un petit hôtel qui porte le numéro 24...

—Isolé ?

—Oui. Une maison en construction à droite.

Un jardin à gauche et, derrière, des terrains vagues entourés de planches... On est là comme chez soi et l'on s'y cache en attendant l'heure de franchir un petit mur et d'entrer dans l'hôtel par une des fenêtres du rez-de-chaussée, qui de ce côté-là n'ont point de volets...

—Connu ! s'écria Jean-Jeudi. Ça n'est pas la mer à boire !... Simple comme bonjour, le procédé !... Avec un diamant de vitrier et une boule sert à passer le bras, on manœuvre l'espagnolette, et crac ! en deux temps et trois mouvements on tranquille en comptant sur la porte close... Je me suis servi plus d'une fois du petit truc... Je me souviens même qu'un certain jour, ou plutôt une certaine nuit, ça ne m'a pas réussi...

—Il y a longtemps de ça ?... demanda l'ex-tabellion.

—Vingt ans tout juste. C'était en 1837...

—De l'histoire ancienne, alors !

—Comme tu dis. Aussi n'en parlons plus, et revenons au petit hôtel de la rue de Berlin. Tu crois donc que le magot a du corps ?

—J'en suis sûr... répondit Fil-en-Quatre.

—Comment en es-tu sûr ?

—J'ai vu les billets.

—Ah ! bah ! raconte nous l'anecdote...

—La voici : Il y a trois jours, vers le soir, j'étais allé à la gare du chemin de fer du Nord, côté de l'arrivée...

—Tu attendais quelqu'un ?

—J'attendais l'occasion de soulager m'importe quel voyageur d'une valise embarrassante ou d'un sac de nuit gênant... histoire de lui rendre service.

—Eh bien ?

—Eh bien, rien à faire... Outre les *sergots* aux portes, il y avait des *mouches* en bourgeois dans la salle d'attente... J'ai l'œil américain, moi... Les *mouches* ont beau faire, je les reconnais tout de suite. J'allais filer pour chercher autre chose, quand on siffla l'arrivée du train de Calais. J'atrien... une idée...

—C'est comme au lansquenet, dit le ci devant notaire ; on a des inspirations...

—Tout juste, ma vieille Plume-d'Oie... Il n'y avait pas beaucoup de monde ; la sortie fut vite faite... Je la croyais finie, et je me préparais à décamper pour de bon, quand je vis paraître deux

dames en tenue de voyage. Des paroissiennes huppées, je ne vous dis que ça !... Quel chic, mes petits enfants, quel chic ! Ah ! c'était un peu réussi.

—Des femmes de la *haute*, pour lors ? demanda Jean-Jeudi. Des femmes bien ?...

—Tout ce qu'il y a de mieux... La mère et la fille pour sûr... mais la mère presque aussi jolie que la fille, ma parole d'honneur !... Quarante-quatre ou quarante-cinq ans, tout au plus, et conservée superbement !... Des cheveux bleus à force d'être noirs, et des yeux à mettre le feu à un boisson de charbon... Ah ! sacrebleu, la belle mère !... Si elle me demande en mariage, je l'épouse !

Un éclat de rire accueillit cette facétie que les projets ultérieurs du bandit rendaient sinistre.

Quant à la jeune demoiselle, qui doit marcher sur ses dix-sept ans, continua Fil-en-Quatre, figurez-vous une petite blonde, mignonne comme un amour et fraîche comme une rose... La dame aux cheveux noirs portait à la main un sac de voyage en maroquin rouge à fermoirs d'argent qui me tira l'œil... Je m'approchai, la casquette à la main, et je demandai :

—Vous faut-il une voiture, ma princesse !

—La dame me dévisagea du haut en bas.

—Vous êtes commissionnaire ? fit-elle ensuite avec un petit accent anglais.

—Pour vous servir, yes, milady...

—Eh bien ! allez chercher deux voitures, une pour moi, l'autre pour mes bagages.

—J'y vole, milady...

—Et je cours. Je vous fiche mon billet que ce ne fut pas long...

—Après la visite de la douane, la dame me dit :

—Voulez-vous donner un coup de main aux employés pour charger les bagages, et monter ensuite sur le siège afin d'aider les cochers à descendre les malles quand nous arriverons à mon hôtel ?...

—Je répondis que ça m'allait comme un gant.

—Drôle de métier, tout de même... s'écria Jean-Jeudi en riant.

—Métier de commissionnaire, et je l'étais... sauf la médaille. Le sac de maroquin continuait à me tirer l'œil, d'autant plus que la dame ne s'en dessaisissait pas une minute et se gardait bien de le poser soit à droite, soit à gauche... preuve qu'il devait être truffé de *banks-notes*, comme disent les milords anglais.

—Quelle ribambelle de bagages, mes enfants ! Des caisses, des malles, des cartons, des valises ! ça n'en finissait pas !

—Avant de monter sur le siège, je m'approchai de la portière, et je demandai comme un laquais de grande maison :

—Où faut-il conduire milady ?

—Rue de Berlin, numéro 24...

—Les fiacres roulèrent. On arriva en face d'un petit hôtel à deux étages, bien bâti. Les volets intérieurs de toutes les fenêtres étaient hermétiquement fermés.

—Je dégringolai du siège pour aider les dames à descendre...

III

—Elle était plus lestée que moi, la commère aux cheveux noirs !... poursuivit Fil-en-Quatre. Elle avait, de son pied léger, sauté sur le trottoir, en tirant une clef de sa poche elle s'occupait d'ouvrir une petite porte pratiquée dans la porte cochère de l'hôtel.

—L'occasion me parut bonne et je harsardai :

—Si Milady le veut, je tiendrai son sac qui la gêne...

—Elle n'avait qu'à le lâcher seulement une seconde, et le tour était joué, je détaillais comme un lapin...

—Par malheur la bonne dame ne perdait pas la boule...

—Inutile... me répondit-elle sèchement. Tire les verrous de cette porte et poussez les battants.

—Tout décontenancé, j'obéis. Les voitures entrèrent dans la cour et on déchargea les colis tandis que la dame se mettait en devoir d'ouvrir les autres portes.